Actes de bravoure

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung**

Band (Jahr): **9 (1933-1934)**

Heft 11

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-708155

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

à rien! » Et il l'observait. La sentinelle allongeant le cou hors de sa guérite regarda à droite et à gauche si personne ne venait, puis elle appuya son fusil dans un coin, s'enveloppa dans son manteau et, s'asseyant par terre, la tête inclinée sur les genoux, ne tarda pas à s'endormir. Le pauvre songeur irrité s'avança vers le drôle et, le secouant rudement, s'apprêtait à proférer une imprécation, lorsqu'un léger bruit qu'il crut entendre au-dessus de sa tête lui fit lever les yeux. Sur la saillie d'une fenêtre on voyait confusément s'agiter un objet noirâtre; peu à peu il s'allongea, descendit et finit par arriver jusqu'à terre; c'était une corde. Une tête ne tarda pas à arriver à cette même croisée, puis deux épaules, puis la personne toute entière; celle-ci tournant avec précaution sur elle-même, saisit la corde, se laissa couler jusqu'au bas et disparut. Vite, à la poursuite du fugitif et au pas de course! Déjà il en est près, il le rejoint; il va le saisir par ses vêtements...

A ce moment il lui semble être devant une porte, c'est celle de la cantine; il pose la main sur le loquet qui cède aussitôt. Ouf! Quel vacarme frappe ses oreilles: un tintement de verres et d'assiettes accompagne les hurlements poussés par des voix rauques et discordantes et se mêle à un bruit confus de chants et d'imprécations, tandis qu'une âcre odeur de fumée de pipe le fait reculer un instant. Il pousse de nouveau la porte qui s'ouvre toute grande. Que voit-il? La chambre pleine de soldats, qui en uniforme, qui en manches de chemise, ceux-ci la capote jetée sur les épaules en guise de manteau espagnol et le bonnet de police au crâne, ceux-là étendus sur des bancs ou couchés tout du long sur le sol. Ici des yeux brillants et des figures animées, là des regards ternes et hébétés, suivant le degré d'ivresse. Partout grand mouvement de cartes et d'argent, des cris, des éclats de rire, au milieu d'un nuage de fumée à en être suffoqué en dix minutes. « Hors d'ici, hors d'ici », semblait-il au pauvre songeur de crier, « sergent! sergent! qu'on note à l'instant les noms de tous ces drôles! tous dedans! tous aux fers! tous... »

Un bruit semblable au grincement d'une grosse porte tournant sur ses gonds attire ailleurs son attention: il n'est plus dans la cantine, mais dans le corridor d'entrée près de la grande porte. Une ombre qu'on pourrait prendre pour une figure détachée d'un bas-relief s'avance en rasant le mur d'un air méfiant, elle fait deux pas, s'arrête, regarde autour d'elle, reprend sa marche pour s'arrêter encore comme si elle craignait d'être surprise. Arrivée près de la porte, elle se met à tousser en traînant les pieds; à ce signal une seconde figure non moins circonspecte, non moins prudente que la première apparaît tout aussitôt sur le seuil du corps de garde. Quelques mots sont échangés tout bas, la porte s'ouvre tout doucement, l'une des ombres disparaît. « Ah! je le reconnais, pense le songeur, c'est le sergent de la huitième! » Il se retourne et en voit un autre, suivi d'un troisième, puis d'un quatrième.

Le sergent de la cinquième, le fourrier de la sixième, celui de la treizième. « Ah! traîtres! criait-il dans son rêve; à la salle, tous! Tous à la salle! sergent de garde, sergent... »

Quelque chose de mou et de leineux se rencontre sous sa main. Il regarde: c'est un lit, derrière celui-là un autre, et puis un autre encore; toute une longue file: il est dans un dortoir. La petite lumière qui brûle au fond de la salle répand une faible lueur; un silence absolu règne dans cet endroit. Tout à coup un des dormeurs se met à ronfler, faiblement d'abord, puis plus fort, puis de manière à ébranler les murailles. Quelqu'un se réveille, c'est un voisin qui étend les bras, baille, se frotte les yeux; puis tout à coup:

— Ohé! dis donc, ne pourrais-tu pas dormir un peu plus chrétiennement? s'écrie-t-il.

Rien ne fait supposer qu'on ait entendu la recommandation.

— As-tu compris, de dormir un peu plus chrétiennement? hurle le voisin.

Rien; autant parler à un mur.

— Corps d'une bombe! s'écrie le premier, sautant à bas du lit, je vais t'arranger, moi!

Il s'approche de l'enragé dormeur et, le saisissant par les deux bras, lui donne une secousse qui fait trembler son lit et ceux des voisins. Le ronfleur s'éveille, regarde, comprend; un cri de rage, un coup de pied à la couverture et le voilà debout, son traversin dans les mains, appliquant un coup de borgne sur la nuque de l'importun. Celui-ci riposte, l'autre recommence; un troisième accourt pour soutenir le plus faible; un quatrième vole au secours de l'agresseur. Une mêlée s'engage, tout le monde saute à bas des lits. Le vacarme augmente, la lumière s'éteint, les partis se confondent. Une vitre vole en éclats, puis une seconde. Fusils et hâvre-sacs viennent en bas des râteliers; on arrache les draps de lit...

Le pauvre songeur, transporté de colère, se prépare à pousser un cri retentissant capable de dominer le tumulte et à prendre son élan pour tomber au milieu de la mêlée.

En ce moment on frappe rudement à sa porte, et il lui semble entendre une voix l'appeler par son nom. Effrayé, palpitant, baigné de sueur, il se met avec peine sur son séant, l'oreille tendue et retenant sa respiration.

— Mon lieutenant! mon lieutenant! le capitaine d'inspection, répète la voix une seconde fois.

— Mon Dieu, mon Dieu! vite mes bas, où sont donc mes bas? n'importe; mes pantalons, où sont-ils? Ah! les voici... Mes bottes? Ah! elles n'entrent pas. Bon, bon! elles y sont. Ma tunique, un bras, l'autre, m'y voici. Mon sabre; mais au nom de Dieu, où est mon sabre? A présent, mon ceinturon? oui, cherche, cherche... Ah! enfin, le voici!

Et vêtu à la diable, la tunique déboutonnée, sans bas, ni cravate, il s'avance vers la porte, ouvre, regarde... C'est lui... C'est le capitaine d'inspection, droit, sévère, immobile, les bras croisés sur la poitrine, les yeux étincelants sous ses sourcils froncés.

— Avez-vous fait la ronde?

Maintenant quel est le mieux? D'avoir un semblable cauchemar, ou d'attraper un catarrhe, voire même une contusion à la jambe en donnant contre quelque lit dans l'obscurité, tout en faisant la ronde? Je suis pour le catarrhe et la contusion à la jambe, et la plupart de mes lecteurs seront, je pense, de mon avis.

Traduit d'Edmond de Amicis.

Actes de bravoure

Dans le dernier n° du « *Soldat suisse* » nous avons examiné les divers caractères de la peur et ses effets sur le soldat au combat. A cette étude plutôt déprimante puisqu'elle démontre la fragilité de la volonté de l'homme, nous opposerons aujourd'hui le récit de quelques actes de bravoure observés pendant la grande guerre de 1914—1918 et qui prouvent aussi que l'audace et la bravoure ne sont pas de vains mots:

C'était au cours de l'attaque de Carency. Un chasseur à pied, Edward Hérat, tombe grièvement blessé... Il essaie de ramper vers les lignes françaises, mais ses forces le trahissent et il reste sur le terrain, exposé au

feu ennemi. Pourtant, il est tout près d'une tranchée occupée par les français, mais la bataille fait rage et la mitraille vole de tous côtés... Il appelle à son secours. De la tranchée, une voix lui répond. On lui demande s'il est marié, s'il a des enfants.

— Oui, dit-il, marié, trois gosses... La voix dit:

— C'est bon, ne bouge pas... Moi, je n'ai que ma peau, j' vas te chercher.

Et, joignant le geste à la parole, celui qui vient de parler, un jeune soldat de la classe 1914, saute d'un bond hors de la tranchée et, rampant avec précaution, se dirige vers le blessé. Il se place devant lui et, lui faisant un rempart de son corps, il le ramène dans la tranchée française.

Maintenant, le blessé est en sûreté; on se prépare à l'évacuer vers l'arrière.

— Eh! bien, lui dit son sauveur, tu es content... Tu les reverras, tes gosses!

Le chasseur a un long regard de reconnaissance, puis il dit:

— Ton nom, dis-moi ton nom?

— Allons donc! Cela n'a pas d'importance... Je te dirai ça quand tu seras guéri...

Moins discret que notre héros, nous dirons, nous, qu'il se nommait Serge Thiébaud et qu'il était de Paris, ville où il vit encore actuellement malgré les blessures reçues au cours d'autres engagements.

*

Un lieutenant d'artillerie avait été envoyé en avant du front de l'infanterie, afin d'observer les positions de l'ennemi et de les signaler, par téléphone, aux batteries installées en arrière.

L'officier observateur avait pu avancer jusqu'à une tour située à quelques centaines de mètres seulement des tranchées adverses. Pendant une demi-heure, il fournit ainsi les renseignements les plus utiles et les plus précis.

Mais l'ennemi qui, depuis plusieurs heures, préparait une attaque, sortit des tranchées et s'avança en grand nombre en direction de la tour. L'artillerie, à laquelle l'officier observateur était attaché, lui causait des pertes effroyables. Il avançait néanmoins et, bientôt il arriva au pied de la tour.

Le lieutenant, demeuré à son poste, téléphonait toujours. Au bout du fil, on l'entendit dire:

— Les ennemis arrivent. — Ils sont dans la tour; je les entends monter l'escalier. J'ai mon pistolet —. Ne croyez plus rien de ce qu'on vous dira...

Ce fut tout. Jamais, depuis, personne n'a plus entendu parler de ce sublime héros.

*

Au front depuis le commencement de la guerre, le brancardier A... était toujours le premier arrivé pour porter secours à ceux qui tombaient.

Un jour, dans un secteur de l'Artois où, pendant longtemps, la lutte fut, de part et d'autre, des plus dures, l'ennemi avait réussi à faire exploser une mine à proximité de l'une des tranchées appartenant aux troupes auxquelles était rattaché notre brancardier. Dix-huit de ses camarades combattants avaient été ensevelis, et une lutte furieuse s'était produite pour la possession de l'entonnoir.

La mitraille arrivait de tous les côtés à la fois sur la tranchée. L'explosion avait occasionné un bouleversement formidable et les malheureux, pris sous l'éboulement, avaient été, pour la plupart, complètement enterrés.

Pendant que la bataille se poursuivait avec un acharnement toujours croissant, le brancardier avait entrepris tout seul le sauvetage de ceux qui avaient été ensevelis.

Sans s'inquiéter des projectiles qui sifflaient sans répit, il s'était emparé d'une pioche et d'une pelle et, avec une activité fébrile, il se mit à creuser. Après quelques minutes d'efforts, il avait réussi à retirer six de ses camarades de leur pénible situation. Les chargeant, les uns après les autres, sur ses épaules, il les transporta jusqu'au poste de secours.

Revenu sur le lieu de l'explosion, il reprit sa besogne avec la même ardeur. Trois nouveaux ensevelis furent encore dégagés. Il les emporta comme les premiers et il eut la joie de les voir revenir à la vie.

Après trois quarts d'heure d'un travail opiniâtre, il délivra une dixième victime, mais celle-ci était très grièvement blessée.

Harassé, épuisé, le courageux brancardier venait de reprendre le chemin de son ambulance, lorsqu'un obus vint éclater à quelques pas de lui, lui arrachant le bras gauche.

Etendu sur le sol, perdant son sang en abondance, le malheureux eut cependant le courage de se traîner jusqu'à la tranchée la plus proche où il vint tomber, vaincu par la fatigue et la douleur.

Longtemps, il resta évanoui; mais dès qu'il revint à lui, il recouvra aussitôt toute sa lucidité. Oubliant son mal, ses premières paroles furent pour s'informer des dix camarades qu'il avait sauvés. C'est avec une joie réelle qu'il appris qu'ils étaient presque tous hors de danger.

Le soir même, le brancardier A... était amputé et quelques jours plus tard, il recevait, pour sa belle conduite, la croix de guerre avec palme. Tout le monde estima que cette récompense, bien qu'exceptionnelle pour un non combattant, était parfaitement méritée.

*

Ces quelques récits dont nous garantissons l'authenticité ne sont que quelques exemples, entre mille, de cette bravoure qu'ont déployée maints obscurs soldats des grandes armées de la guerre mondiale qui ne combattaient pas pour sauver leur peau, mais pour sauver leur pays. Elle existe donc, mais elle n'est pas donnée à tout le monde, puisse la destinée nous l'accorder le jour où nous en aurions besoin. *E. N.*

Défense nationale

Selon l'ordonnance sur l'organisation du service de repérage et de signalisation d'avions, ratifiée dernièrement par le Conseil fédéral et destinée à la surveillance de notre espace aérien, ce service a pour tâche de repérer les avions qui s'approchent de l'espace aérien suisse ou y pénètrent, et à signaler leur altitude et leur direction, ainsi que le nombre et le type des avions, aux offices compétents, pour déclencher à temps les mesures de défense antiaérienne, active et passive.

Le service se compose de postes d'alarme, de postes de repérage et de postes d'écoute, d'offices collecteurs de renseignements et de centrales de renseignements. Ces organisations sont réunies en groupes de repérage, par arrondissements territoriaux.

Les hommes appartenant aux formations du service de repérage et de signalisation d'avions, sont appelés « guetteurs ». Ils se recrutent parmi les hommes sortis du landsturm et des services complémentaires, de volontaires qui consentent à servir au delà de l'âge légal.

Comme ce personnel doit pouvoir être rassemblé rapidement et connaître le terrain, les postes seront formés d'habitants des localités avoisinantes. Les hommes doivent avoir bonne vue et bonne ouïe; une partie du personnel du poste doit savoir poser de simples lignes téléphoniques et les raccorder au réseau civil. Le nombre